

Des chiffres et des lettres

Adrien Gruslin

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26575ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gruslin, A. (1989). Des chiffres et des lettres. *Jeu*, (50), 91–93.

des chiffres et des lettres

Art et économie sont-ils des termes antinomiques?

Professeur de théâtre au Collège de Maisonneuve, Adrien Gruslin, ex-critique et chroniqueur de théâtre au *Devoir*, a collaboré en outre à diverses revues. Il a été membre de la rédaction de *Jeu* de 1982 à 1983.

À cette question inépuisable, je répondrai en deux temps : d'abord par un petit dialogue... un peu bête; puis par un commentaire... peut-être laconique.

Dialogue entre l'administrateur (D.G. pour directeur général) de la compagnie du Théâtre du Nouveau Plancher et le directeur artistique (D.A.) de la maison; le premier est en complet-cravate de couleur grise, l'autre porte une chemise noire bouffante et un long foulard jaune autour du cou; également metteur en scène du prochain spectacle de la compagnie, le D.A. est venu réclamer à propos d'un rideau de scène.

D.A. — (*Entrant en coup de vent.*) Je ne suis pas content, pas content du tout. Vous nous avez fait parvenir un rideau usagé emprunté à la compagnie du Théâtre du Vieux Monde alors que notre production réclamait un rideau d'une magnificence extrême capable de ceindre toute la somptuosité du drame shakespearien que nous montons.

D.G. — Écoutez mon cher, je ne vois pas très bien la différence.

D.A. — Mais il y a toute la différence du monde (*d'un ton un peu hystérique en faisant valser son foulard autour du cou*).

D.G. — Admettons... mais il nous faut tenir compte des contraintes budgétaires; notre compagnie est modeste.

D.A. — Mais pas notre spectacle.

D.G. — Et le Théâtre du Vieux Monde nous prête son ancien rideau pour presque rien.

D.A. — Mais cela ne convient pas. Visuellement, l'effet est raté.

D.G. — À vous de créer l'illusion mon cher, c'est cela le théâtre. Je vous répète que nous n'avions pas les moyens de nous payer votre fantaisie.

D.A. — Fantaisie! (*Ouéré.*) Vous ne comprenez jamais rien à l'art vous les administrateurs.

D.G. — Calmez-vous, l'éclairage réussira parfaitement à arranger les choses.

D.A. — L'éclairage! Parlons-en de l'éclairage. Il est minable; ça fait deux ans que je demande de doubler le nombre de réflecteurs.

D.G. — Ah vous commencez à m'énerver; je vous répète que nous ne pouvons pas. Nous ne sommes plus dans les années soixante où une compagnie pouvait faire des déficits et où l'État bouchait les trous sans trop poser de questions.

D.A. — Malheureusement! (*Valse de foulard, bis.*) Les gens pouvaient créer alors...

D.G. — Qu'en savez-vous? Vous avez trente-cinq ans... Ah! nous n'aurions jamais dû changer de direction artistique; l'ancienne était beaucoup plus raisonnable.

D.A. — Oui mais elle piétinait et vous... vous... vous tuez mon expression artistique.

D.G. — Ne me servez pas l'image de l'artiste perdu dans les nuages. C'est fini ce temps-là, nous sommes en 1989. Aujourd'hui, il faut savoir compter.

D.A. — Les chiffres... vous les administrateurs, comme les gouvernements d'ailleurs, vous n'avez que ce mot-là en bouche. C'est tellement déprimant. Je suis un artiste inspiré moi, Monsieur (*coup de foulard*).

D.G. — Il n'y a pas moyen de discuter; arrangez-vous avec le rideau de seconde main.

D.A. — Voilà, faute d'arguments, vous imposez votre décision.

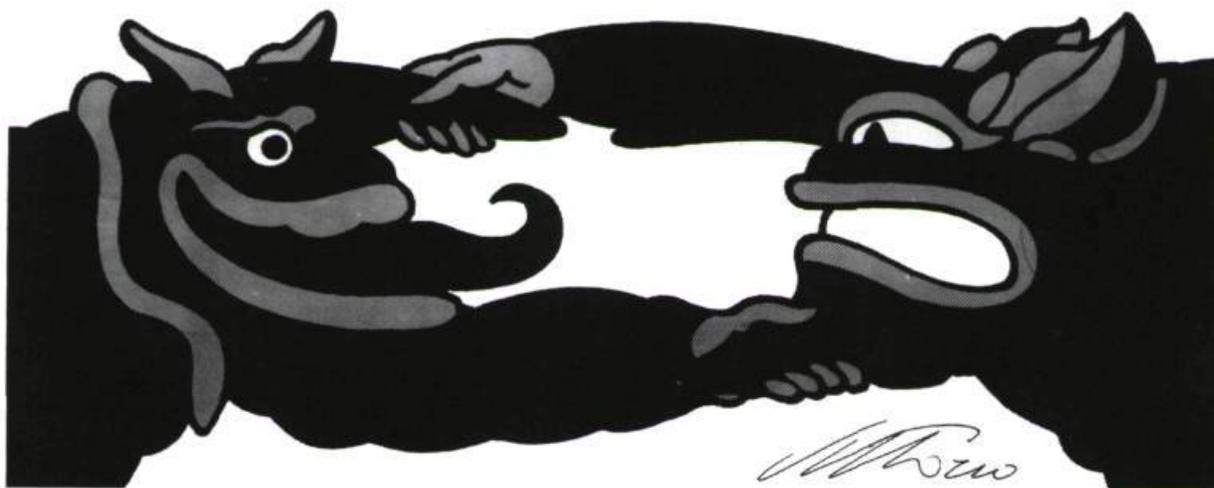
D.G. — Puisqu'on ne peut pas s'entendre.

D.A. — C'est votre dernier mot?

D.G. — Vous ne me laissez pas le choix.

D.A. — Ah!... (*Et il sort avec fracas et force coups de foulard.*)

Dessin de Vittorio.



commentaire

La scène qui précède, disons l'esquisse de scène, est toute cliché. Tout y était prévisible dès l'entrée des protagonistes. Il suffisait d'en détailler les costumes. Toute ressemblance (évidemment!)...

Aujourd'hui, la réalité a évolué. L'image de l'artiste «flyé» n'est peut-être pas révolue pour autant, mais nous sommes passés de l'âge des combats et de l'artisanat à l'ère des gestionnaires et des technocrates. Pour le meilleur et pour le pire.

Pour le meilleur: finies les administrations molles. Les gens de théâtre ont appris à compter. Il était temps. Il a bien fallu: les pouvoirs publics menaçaient de couper les subventions aux compagnies déficitaires. Les menaces furent même quelques fois mises à exécution.

Pour le pire: il n'y en a plus que pour la gestion. Alors la finalité de l'art? Alors art et économie ne sont pas vraiment réconciliés. L'État a tendance à privilégier dans ses subventions les activités quantifiables: la production, la diffusion. Alors la création? le risque? l'audace? Il n'est de secret

pour personne qu'en dollars courants, c'est-à-dire en tenant compte des hausses du coût de la vie, les subventions ont baissé.

Un regard général permet de rappeler qu'au Conseil des arts du Canada, organisme de tout temps des plus enviables, seulement cinq pour cent des dépenses vont aux arts proprement dits alors que les quatre-vingt-quinze pour cent restants (je sais : le terme «restants» est un peu farfelu) vont à la culture au sens large¹ : communications, bibliothèques, patrimoine, archives *et alii*. Aujourd'hui, les ressources sont saupoudrées à travers mille et un programmes plus culturels et sociaux qu'artistiques. Ce saupoudrage engendre souvent l'inefficacité. Alors la finalité de l'art?

Heureusement, l'économie va...

adrien gruslin

1. Ce pourcentage peut paraître surprenant; cependant, à l'examen des chiffres fournis par le C.A.C., il est très difficile de distinguer les termes «art» et «culture». Cette question mériterait certainement d'être approfondie. N.d.l.r.